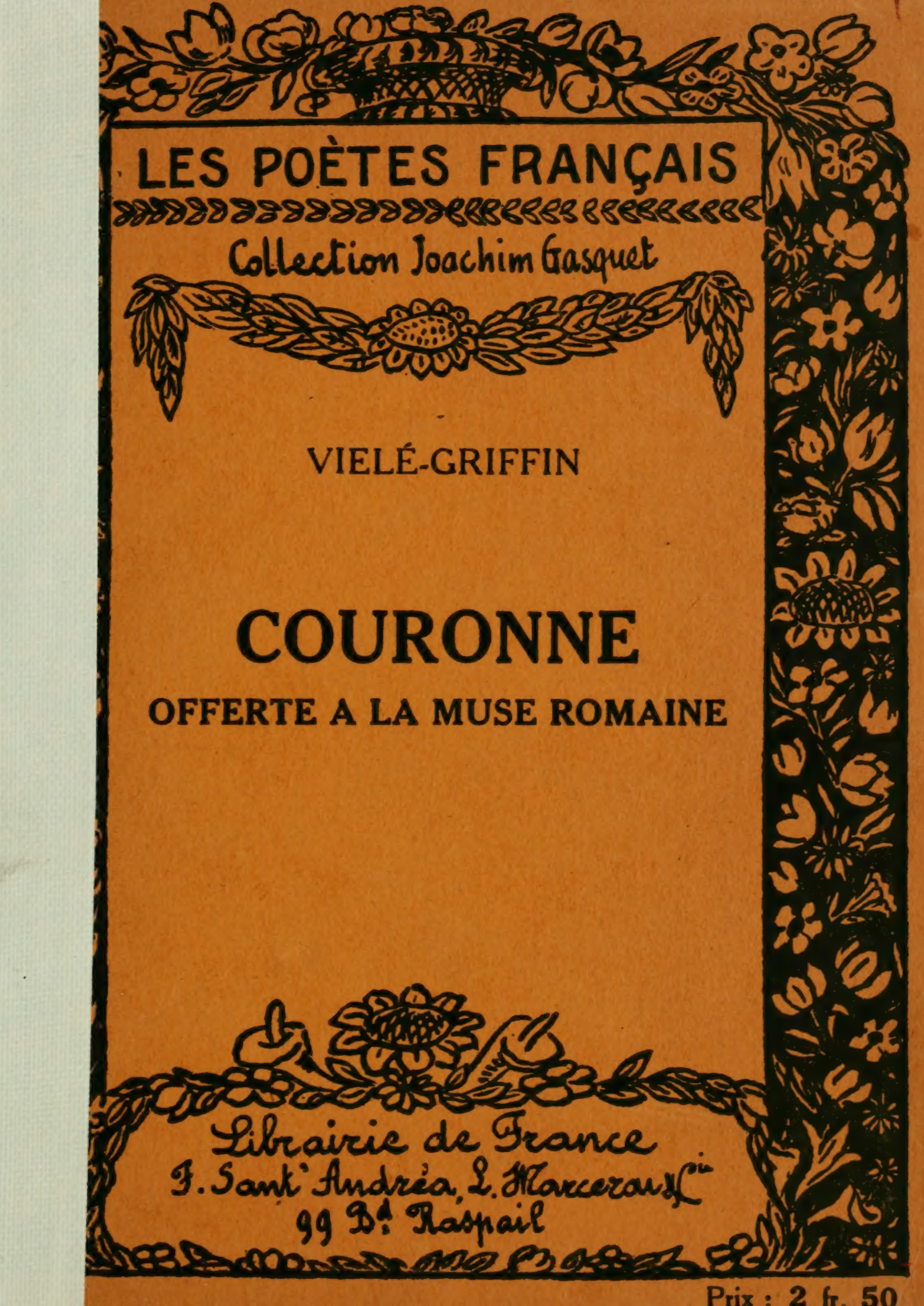
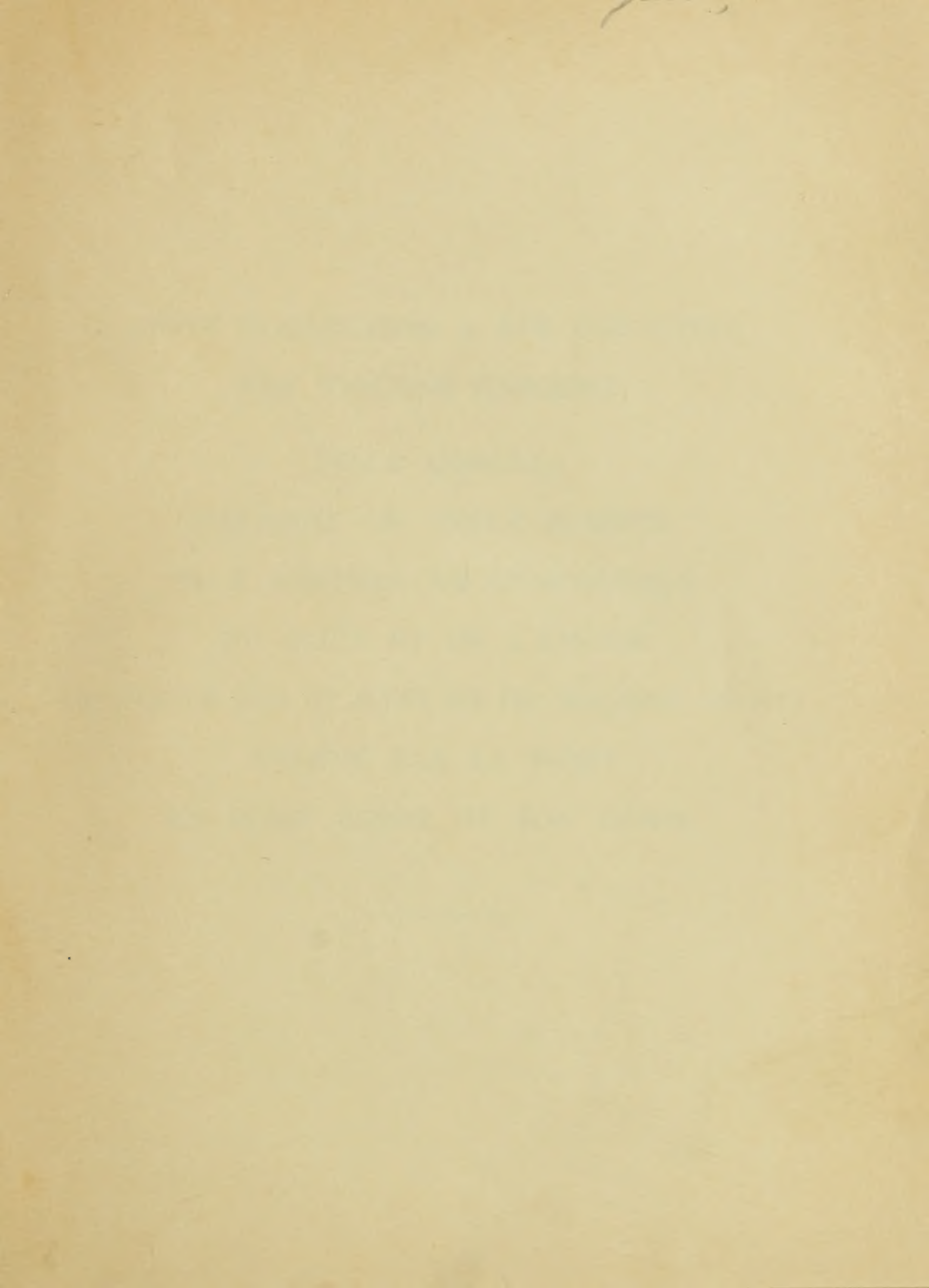
VIELÉ-GRIFFIN

COURONNE

OFFERTE A LA MUSE ROMAINE


LES POÈTES FRANÇAIS
Collection Joachim Gasquet
VIELÉ-GRIFFIN
COURONNE
OFFERTE A LA MUSE ROMAINE
Librairie de France
F. Sant'Andréa, L. Marcerou & Cie
99 Bd Raspail
Prix : 2 fr. 50



CETTE COLLECTION A ÉTÉ COMPOSÉE

PAR JOACHIM GASQUET.

TELLE QUELLE,

FORMANT UN CYCLE ACHEVÉ,

ELLE RESTERA LE TÉMOIGNAGE

DU GOÛT ET DE L'AMOUR

DU POÈTE DES *HYMNES* ET DU *BÛCHER SECRET*

ENLEVÉ PAR LA MORT

EN PLEIN ESSOR DE SON GÉNIE.

Collection Joachim Gasquet

Ont Paru :

CHARLES MAURRAS . . . . . . *Inscriptions.*
XAVIER DE MAGALLON. . . . *L'Ombre.*
FERNAND MAZADE . . . . . . *L'Ardent Voyage.*
ANDRÉ FONTAINAS . . . . . . *L'Allée des Glaïeuls.*
ALBERT ERLANDE . . . . . . *Le Poème Royal.*
JEAN-LOUIS VAUDOYER . . . *L'Album italien.*
GÉRARD DE NERVAL . . . . . *Les Vers dorés.*
JOACHIM GASQUET . . . . . . *Les Chants de la Forêt.*
MARC LAFARGUE . . . . . . *La Belle Journée.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN . . . *Couronne offerte à la Muse Romaine.*

Suivront les Inédits de

MADAME LA COMTESSE DE NOAILLES et de MM. PAUL BOURGET, GEORGES DUHAMEL, EDMOND JALOUX, PAUL VALÉRY.

Une réédition de :

Poésies de MARCELINE DESBORDES-VALMORE. — *Sonnets* de HIPPOLYTE TAINE. — *Poèmes* de LOUIS VEUILLOT.

LES POÈTES FRANÇAIS

COURONNE

OFFERTE A LA MUSE ROMAINE

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VERGÉ ANTIQUE LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 100.

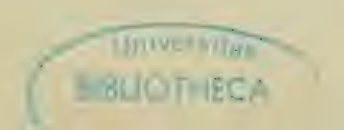
Francis Vielé-Griffin

COURONNE

OFFERTE A LA MUSE ROMAINE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1922



QVIRINÆ. HANC. TVRONICIS
SERTAM. IN. HORTIS
COROLLAM. MVSÆ

JOACHIM GASQUET

NOMINI. INSCRIPTAM
MIRANS. IMPOSVIT. POETA
FRANCVS. VELLEIVS. GRITHVS



I

Quel brûlant et pur arome
Enivre tes bois et tes prés,
Fille, encore altière, de Rome,
Haut debout, contre tes cyprès ?

Moi qui passe, comme une ombre,
Sur ton chemin frayé parmi
L'alignement où chaque tombe
Lève la torche de Midi...

Que t'importe la trêve ardente
Où mon cœur épouse l'été ?
Pourtant, n'est-ce, ainsi, que Dante
Immobilisa la Beauté ?

II

Que nous dévalions, barbares,
Des brèches du Septentrion,
Vers la mer claire dont tu barres,
En vain, l'accès aux histrions,

Ne t'irrite pas, Solemnelle,
Toi si vive au gré de tes dieux :
Leur grave Beauté immortelle
N'est royale que dans tes yeux.

D'autres passent, comme le fleuve,
Changeant d'amours et de reflets;
Ton image reste neuve
Pour qui la cherche en ces feuillets.

III

Je n'ai nulle hâte à contraindre,
Ta lèvre, au sourire banal ;
Sois telle qu'on songe à te craindre,
Que ton amour soit martial.

Je ne suis pas venu, Romaine,
En pèlerin prédestiné :
J'ai franchi le seuil du domaine
Sans souci d'être pardonné ;

Mais, maintenant que tu regardes
Vers moi, je le sais interdit ;
Qu'il est juste et bon que tu tardes
A sourire au fol étourdi.

IV

Le vent nous précède et nous pousse,
La poussière de nos pas
Les devance, chère douce,
Qui ris bien, mais ne souris pas ;

Je suis de tout là-bas, où tinte
Une cloche d'argent dans le jour,
Où s'espace la demi-teinte
Du peuplier et du labour ;

Tout t'y semblerait triste et pâle,
Le fleuve et la plaine et les cieux :
J'y sais une chose sans égale :
Le Sourire silencieux.

V

Te dirai-je tout ce voyage,
Et la route qui mène ici ?
Veux-tu savoir ma vie, mon âge
Et mes bonheurs, et mon souci ?

Veux-tu que je rêve un poème,
Que je fredonne ma chanson ?
Que je déclame que je t'aime,
Ou que je te parle raison ?

Quelle langue sera la nôtre,
La tienne, ou la mienne, ou la leur ?
Ou nous aimerons-nous l'un l'autre
D'un parfum, d'une saveur ?

VI

Maintenant que la paix nous assemble,
Nous ne savons que rire à deux ;
La guerre est mieux propice, il semble,
Aux beaux discours prestigieux.

L'amour n'est pas de se connaître
— La haine, savante, le sait ! —
L'amour n'est joyeux qu'à voir naître,
Comme le jour, et si tôt lassé ;

La belle science, ma belle,
Que celle de mon cœur sans foi !
La vaine science que celle
Qui m'ouvrirait ton âme, à toi.

VII

Si tu veux comprendre cette heure
Qui nous fait proches et lointains,
Pensons à tout ce qui demeure :
Ce chapiteau, l'odeur des thyms,

Le ciel bleu brûlant sur nos têtes,
L'ombre longue des cyprès égaux
Qu'on voudrait, au gré du poète,
Grouper à l'entour de tombeaux ;

Pensons à tout, hors à nous-mêmes,
Les éphémères, les passants ;
Roulons aux bandeaux des poèmes
Ce jour tout embaumé d'encens.

VIII

Je ne suis pas grave ! mais ton masque,
S'il ne rit, se recule : tu m'émeus,
Comme on rève au bord d'une vasque,
Là-bas, vers mon Loir d'or brumeux,

Camille ou Portia, songeuses,
Dont les traits par quelque Loi formés,
Malgré l'acanthe et les yeuses,
Dénoncent des cœurs durs et fermés.

J'ai peur de toi, passionnée,
Et honte de mon léger amour :
Dès cinq mille ans tu étais née,
Je suis d'hier, et pour un jour.

IX

Dois-je passer ma route, amie,
Et courir vers la mer en fleurs ?
L'heure que nous aurions dormie
S'en est volée, au ciel, ailleurs;

Ta bouche est savoureuse encore
Du premier baiser que j'y pris :
Notre amour n'a connu d'aurore
Ni de couchant; n'est-ce, à ce prix,

Qu'il est immortel et proclame,
D'entre nos lèvres qu'il scella,
Qu'un seul baiser féconde l'âme ?
Au second, l'amour s'envola.

X

Nous serons, si tu veux, jolie,
De beaux souvenirs chatoyants,
Tintinabulant la folie
Entre ses faveurs ondoyants!

Nous dirons, plus tard, d'un sourire :
On était jeune, il faisait beau !
Et ce ciel sera là qui mire,
Au fleuve éclatant, son flambeau ;

Midi tassera l'ombre opaque
Au pied du cyprès écarté :
Chacun aura son ombre, et chaque
Ombre évoquera, seule, l'été.

XI

Le trésor du beau jour s'amasse
Au sûr gré de qui sait prévoir;
Laisse choir tes cheveux, en masse
Clair-odorante! laisse choir

Ton beau corps, dans l'herbe étonnée
D'étreindre son poids tiède et blanc !
Quel dieu des Payens t'a donnée
A la Joie ?... ô tes longs cils tremblants...

Quelle force m'étreint et nous dresse,
Sous le soleil pur, enlacés ?
Suis-je ton jeune dieu, prêtresse ?
De quel temple effacée...

XII

Une heure ? une seule heure heureuse !
L'oubli retissera, sur nous,
Ce voile où s'est drapé, Peureuse,
Ton émoi de mes bras autour de tes genoux ;

Déjà, il parle en les mots que je cueille,
Fleur à fleur, comme un bouquet de choix,
Sur ta lèvre, qu'elle le veuille
Ou non, et dans ta frêle voix

Qui coule, et porte, parfumées,
Des coroles... et sur tes mains...
Il en façonne, bien aimée,
Le Souvenir, le Lendemain.

XIII

Je suis le tresseur de couronne,
Sois ma cueilleuse d'aujourd'hui ;
A chaque fleur qu'elle me donne,
Ta main, pour un baiser qu'elle a fui,

Reçoit un autre et s'y résigne :
Ne faut-il pas tout accepter
D'un tresseur de couronne, indigne
Qu'on s'irrite de ses gaîtés ?

Plus une fleur ? ô ma cueilleuse,
Je sais un Jardin de soleil,
Je sais une Fleur merveilleuse :
On ne la cueille qu'au réveil.

XIV

Je suis l'amant des heures claires
Dont l'oubli, comme le soleil,
S'incorpore aux joyeux mystères
D'un lendemain, toujours pareil ;

Tu ne sauras rien de mon rire,
Sinon, qu'on doit rire en s'aimant ;
Et, qu'il t'échoie une heure pire,
Ou qu'il te vienne un autre amant,

Tu ne te souviendras, m'amie,
Ni de moi, ni de ma journée,
Plus que d'un rêve d'endormie,
Plus que du jour où tu es née,

XV

Et moi, de tout ce bavardage
Qu'on entend, qu'on n'écoute pas,
Je fais, au recueil du voyage,
Sa belle en-tête d'entrelacs :

J'inscris, contre le ciel antique,
Ce profil que je t'ai volé,
Une rose, un cyprès — ta réplique,
En exergue ! Et le thym où ton corps a roulé ;

J'y noue, en torsade classique,
Des fruits, des feuilles, deux baisers fous...
Quelle est, au loin, cette musique ?
Le cyprès s'allonge vers nous.

XVI

Que nous souhaiter, mon amante,
Qui nous soit d'un attrait singulier ?
A moi, qu'un critique me vante,
A toi, l'amant qu'on peut railler,

A moi, ton souvenir tenace
Comme un léger parfum de thym,
A toi, le beau galant qui passe
Et chante haut dans le matin,

A toi, le foyer où l'on tisse,
A la veillée, un lin ébloui ;
A moi, le front qu'un rêve plisse
Et la Lyre, au grand chant inouï.

XVII

Que dire encore, voici l'heure ?
Si l'on ne disait plus rien ?
Ta bouche, où ma lèvre l'effleure,
S'arque d'un tel trait ancien !

Ta main, que la mienne a pressée
Est si fine, et douce à plaisir ;
Ta gorge ferme, haut dressée,
Bat au rythme divin du désir ;

Ton oreille est petite ; une ombre
Modèle ta joue et défend
Son pâle éclat triste qui tombe
Vers mes yeux triomphants.

XVIII

Quelle cour ambiguë on s'est faite,
Gardienne de l'antique cité ;
Je vins, le cœur, le corps en fête :
Que n'aurais-je ressuscité ?

Si mon amour fut ton égide,
Ton désir haussa ta fierté ;
Fille d'Amathonte et de Cnide
Je fus une heure de ta beauté ;

Mais quel désaccord nous fit maîtres
De l'heure vive aux beaux bras nus ?
Nous ne saurions nous reconnaître,
Nous ne nous sommes pas connus.

XIX

Ainsi, survit, éternisé,
Ton désir près de mon amour ;
Tu tremblas, beau sein irisé ;
Tu défaillis, mon cœur trop lourd ;

Que faisions-nous, main dans la main,
Assis sur cette pierre, où traîne
L'ombre du grand cyprès Romain,
Que faisions-nous, le Roi, la Reine ?

Nous transcrivions le blanc poème,
La chanson blanche de Midi :
L'un, traçant, dans le sable : j'aime !
Et l'autre, redisant ce qu'on a toujours dit.

XX

Soit ! Mais nous parions, pour la fête
De vivre, des cœurs incertains ;
Nous cueillions, sur l'autel de Crête,
De cette flamme que nul vent n'éteint ;

Nous répendions — pour que s'en élève,
Fumée égale à sa splendeur,
Le nuage indulgent du rêve —
Un encens où figeaient nos pleurs ;

Nous participions, ensemble,
Selon la Loi qui fit la chair,
Selon le Rythme, où vibre et tremble
L'azur, la montagne, la mer,

Aux choses millénaires et sages
Qu'oriente, geste surhumain,
La Croix d'où tombe le Message :
Nous aimions, la main dans la main.





TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 SEPTEMBRE 1922
PAR ÉMERY FRÈRES
ET NOUGARÈDE,
POUR LA
LIBRAIRIE DE FRANCE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 SEPTEMBRE 1922
PAR ÉMERY FRÈRES
ET NOUGARÈDE,
POUR LA
LIBRAIRIE DE FRANCE.

